

# Les Nouvelles

## de

### L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(Editions F.-X. de Guibert) 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

*"Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main."*  
J. Carmignac

n°27 - septembre 2005

#### Editorial

- 1...Editorial, par Jerome Gilmartin.
- 3...Réponses à 2 questions (les persécutions de Néron et Jean à Rome), par Ilaria Ramelli.
- 5...Jean VIII, 56-58 : De l'utilité de la philologie grecque pour l'exégèse du Nouveau Testament, par Antoine Luciani. (cf. Ed. Delebecque)
- 6...L'exégète John P. Meier épinglé, par J.C. Olivier.
- 8.. Vieilles nouvelles lunes sur le Linceul, par Emanuela Marinelli.
- 9... M. Ronnet signale une vieille édition trilingue des Evangiles.
- 10...Transmission écrite, transmission orale : les erreurs de voyellisation preuves de l'existence d'un texte écrit, par l'abbé Carmignac.
- 10...Le tombeau de St Paul, par fr. Maximilien-Marie
- 11...Photos : autel qui surplombe le tombeau de St Paul et fac-similé de la pierre tombale.

*Monsieur Gilmartin est membre de notre association et nous avons déjà parlé du zèle avec lequel il promeut les travaux de l'abbé Carmignac dans son pays, les Etats Unis d'Amérique. En nous peignant rapidement sa vie, il nous fait ici un compte-rendu du problème de la datation des Evangiles et de leur historicité tel qu'il est posé chez lui.*

En tant que diplômé en 1959 d'une Université gérée par des Jésuites aux Etats-Unis, j'ai reçu un enseignement religieux et philosophique indemne de tout modernisme. Dix ans plus tard cependant, après Vatican II, l'usage moderniste de la méthode historico-critique avec sa datation tardive des Evangiles, commença à avoir des effets corrosifs dans les universités, les chaires et les familles.

En 1966 j'ai commencé à travailler à la direction du personnel dans une usine rurale de Pennsylvanie et je me suis marié peu après. En 1970 ma femme Marie et moi avions déjà deux filles. Un prêtre de notre paroisse catholique me dit d' « oublier ce que j'avais appris sur l'Eglise à l'université, les choses ayant changé ». Pendant près de vingt ans, occupé par mon travail et d'autres problèmes, je n'ai pas posé de questions aux prédicateurs qui jetaient le doute sur certains événements bibliques, y compris certains des miracles de Jésus.

Au début des années 90, dans une autre paroisse, un prêtre me dit que des spécialistes de la Bible avaient établi qu'il était pratiquement certain qu'aucun apôtre ou autre témoin oculaire du ministère de Jésus n'était l'auteur d'un Evangile. Tous les quatre, ajouta-t-il, avaient été écrits à la fin du premier siècle et renfermaient probablement des embellissements substantiels. Il fallait certainement compter parmi les ajouts de l'auteur inconnu de « Matthieu » les paroles de Jésus désignant Pierre comme le Rocher sur lequel il construirait son Eglise et à qui il donnait les clés du Royaume des Cieux. Le prêtre expliquait que cela signifiait que le Pape n'avait pas plus d'autorité que n'importe quel évêque ; que sa véritable autorité est limitée au diocèse

.../...

Copyright © Association Jean Carmignac, Paris 2005

de Rome. Les commentaires de ce prêtre et des signes montrant que nos filles s'éloignaient de l'Eglise, me poussèrent à commencer la recherche qui aboutit à mon livre « *7-Step Reason to be Catholic* » ( Raison d'être catholique en 7 pas ), que j'ai publié moi-même en 2001. Le troisième pas était « L'Histoire garantit le Jésus de la Bible ».

Ignorant tout des connaissances fondées sur les sémitismes, je soulignais comment les hypothèses de bien des tenants de la méthode historico-critique rendaient douteuse la datation tardive qu'ils donnaient des Evangiles. Je notais aussi les témoignages historiques pour la datation haute de ces textes, en particulier la déclaration d'Irénée affirmant que Matthieu et Jean en étaient bien les auteurs.

Cependant, en travaillant la deuxième édition de mon livre, j'ai entendu parler du livre de l'Abbé Carmignac : « *La Naissance des Evangiles Synoptiques* » et de celui de Claude Tresmontant : « *Le Christ Hébreu* ». Bien que je ne sois pas exégète, la deuxième édition de mon livre donnera, grâce à ces livres, aux travaux de Carsten Thiede et d'autres, une force beaucoup plus grande à l'historicité des Evangiles. Comme l'écrivait Claude Tresmontant dans l'épilogue de son *Christ Hébreu* : « Finalement toute la construction [ de la datation tardive ] s'est effondrée comme un château de cartes sur lequel on souffle trop fort »...

Le livre de l'abbé Carmignac - *La Naissance des Evangiles Synoptiques* - a été traduit en anglais par Monseigneur Michael J. Wrenn, défenseur bien connu de l'orthodoxie catholique et auteur de « *Contemporary Catholic Biblical Scholarship : Certitudes or Hypotheses ?* » (L'érudition biblique contemporaine chez les catholiques : Certitudes ou Hypothèses? ). Cet article mentionne l'abbé Carmignac, Claude Tresmontant, J.A.T. Robinson et d'autres, et se trouve sur Internet dans la bibliothèque d'archives « EWTN » à cette adresse :

< <http://www.ewtn.com/library/SCRIPTUR/CERTHYPO.TXT> >

Quand j'ai contacté Monseigneur Wrenn, il me dit que l'abbé Carmignac était "a living saint", un "saint vivant". Il me confirma le triste fait que peu de prêtres dans notre pays connaissent les études sur les fondements sémitiques des Evangiles ; que peu de séminaires, ou peut-être même aucun, ne les enseignent. En revanche, la grande majorité de nos prêtres apprennent que les Evangiles ont été écrits après 70 ap. J.-C., et qu'ils sont par conséquent d'une historicité douteuse. De fait j'ai parlé avec un prêtre catholique tout à fait orthodoxe qui me dit que son séminaire *interdit* à ses séminaristes de lire aucun livre qui soutienne une date haute pour l'origine des Evangiles.

Monseigneur Wrenn fait tout ce qu'il peut pour promouvoir le fondement sémitique des Evangiles - et pour rétablir par là leur historicité dans les cœurs et les esprits des évêques, des prêtres et des laïcs -. Par amour pour nos filles, par amour pour leurs si bons maris, par amour pour tous les enfants de Dieu partout dans le monde, je m'unis à Monseigneur Wrenn dans son engagement.

Jerome D. Gilmartin

Nous avons appris avec douleur le retour à Dieu de Madame Pierre Carmignac et la recommandons à vos prières. Nous avons demandé qu'une messe soit dite pour elle à l'autel privilégié de l'église San Nicola in carcere à Rome. Nous prions Monsieur Pierre Carmignac de recevoir toutes nos condoléances.

-----

Nous déplorons aussi la disparition de Madame Jacqueline Genot-Bismuth. Nous saluons l'importance de ses recherches et leur complémentarité avec les travaux de l'abbé Carmignac et de Claude Tesmontant. Dans son grand livre *Un Homme nommé Salut*, complété par *Jérusalem ressuscitée*, elle a apporté un éclairage historique décisif sur les rapports entre les Evangiles et la civilisation hébraïque du 1er siècle, et notamment sur la personnalité de St Jean. ( *Ces ouvrages sont toujours disponibles aux Editions F.-X. de Guibert* )

## Des questions sur *Les Chrétiens et l'Empire Romain*

Suite à la parution dans notre dernier bulletin (n° 26, mai 2005) de l'article de Madame Ilaria Ramelli sur la nouvelle édition du livre du Professeur Marta Sordi **Les Chrétiens et l'Empire romain**, un lecteur nous a posé deux questions : 1) Comment sait-on que la persécution des Chrétiens par Néron ne s'est pas limitée au seul épisode qui a suivi l'incendie de Rome en juillet 64 ? et 2) Où trouve-t-on évoquée cette affaire de Jean à Rome, condamné au martyre, plongé dans de l'huile bouillante, en réchappant miraculeusement, et enfin condamné à l'exil à Patmos ?

Madame Ramelli a eu la gentillesse de répondre de façon documentée à ces deux questions et nous sommes heureux d'offrir ses réponses à tous nos lecteurs.

1 - La persécution de Néron a eu des rebondissements dans d'autres parties de l'empire également. Une preuve en est l'édit de Nazareth, étudié par les Professeurs Sordi et Grzybek. Cet édit, trouvé en zone palestinienne, prescrivait la mort aux Chrétiens en tant que voleurs de cadavres (selon l'accusation juive, Mt 28) et adorateurs d'un homme. Il proclamait de plus qu'un procès « *de diis* », c'est-à-dire pour faute d'ordre religieux, serait intenté contre ceux qui rendaient un culte aux hommes – toujours les Chrétiens qui adoraient le Christ comme Dieu. Des échos de cette accusation anti-chrétienne de vol de cadavre semblent être présents dans la Nouvelle de la Matrone d'Ephèse de Pétrone et dans Chariton d'Aphrodisias (une ville d'Asie Mineure) qui écrivit son roman, *La Callirhoé*, probablement à la fin du règne de Néron – à l'époque où Pétrone écrivait et où fut promulgué l'édit de Nazareth – ou peu après. [I. Ramelli *I romanzi antichi e il Cristianesimo: contesto e contatti* (Les romans de l'Antiquité et le Christianisme : contexte et contacts), Madrid 2001, chapitres I et VIII.]

Une autre preuve est une épigraphe espagnole de Néron (CIL II 231) que j'ai étudiée il y a quelques années, qui remercie Néron pour la persécution des premiers Chrétiens ibériques. Elle est formulée en ces termes : « A Néron Claude Auguste Grand Pontife, pour avoir libéré la province des brigands et de ceux qui ont inculqué dans le genre humain une superstition inouïe ». (NERONI CL | CAES AVG PONTIF MAX | OB PROVIN LATRONIB | E HIS QVI NOVAM | GENERI HUM | SVPERSTITION INCVL CAB | PVRGATAM). Je me suis efforcée d'en démontrer l'authenticité dans un article (1) qui en rejoint un autre (2) où j'ai essayé d'établir, en m'appuyant sur les Pères de l'Eglise, que Saint Paul s'est effectivement rendu en Espagne et y a semé des germes de Christianisme : pour cette raison en Espagne aussi une persécution eut lieu à l'époque de Néron. L'épigraphe se réfère au Christianisme, *superstitio illicita, superstitio nova et malefica, prava et immodica, execrabilis superstitio* (Sénatus-consulte de 35, Suétone, Pline etc.)

Orose, historien et apologiste né en Espagne en 390, rappelle d'ailleurs que Néron frappa les Chrétiens de supplices à Rome, « et ordonna de les persécuter de même manière dans toutes les provinces » ( *Historiae adversum paganos* : VII 7, 10 ).

Néron décida en somme de donner libre cours aux accusations anti-chrétiennes qui étaient possibles déjà depuis 35, quand un sénatus-consulte déclara que le Christianisme était une « *superstitio illicita* » (selon Tertullien, aujourd'hui confirmé par un fragment de Porphyre que j'ai récemment fait remarquer), mais Tibère les avait bloquées par son veto. Néron, en révoquant ce veto, a rendu possible d'envoyer à la mort les Chrétiens pour « *superstitio illicita* ».

[Voir sur ces divers points les n<sup>os</sup> 22 à 26 des Nouvelles.]

2 - L'histoire de Jean dans l'huile bouillante se trouve pour la première fois dans le *De praescriptione haereticorum* de Tertullien, puis dans Saint Jérôme et dans d'autres sources plus tardives. La chapelle de San Giovanni in oleo (Saint Jean dans l'huile), à Rome, rappelle précisément cet épisode. J'ai étudié les sources évoquées ci-dessus dans un article sur Géryon *La satira IV di Giovenale e il supplizio di san Giovanni a Roma sotto Domiziano*, (La satire IV de Juvénal et le supplice de Saint Jean à Rome sous Domitien), «Gerión» 18 (2000), pp. 343-359. Je suggère dans cet article que l'épisode de Jean ait pu être connu de Juvénal qui se trouvait à Rome à l'époque de Domitien et que cet événement puisse être à la base de sa quatrième satire qui raconte un fait énigmatique et symbolique : l'histoire d'un gros « poisson étranger » (depuis le II<sup>ème</sup> siècle déjà, quand Juvénal écrit, le poisson est un symbole chrétien) pêché sur les côtes de l'Adriatique et immédiatement porté à l'empereur par les délateurs du *fiscus* (la taxe du trésor impérial). Sous Domitien en effet les Chrétiens étaient dénoncés grâce au *fiscus Iudaicus* (la taxe que les Juifs devaient payer et que Domitien avait augmentée) et étaient assignés en justice par les délateurs. Le poisson donc était jugé par Domitien en qualité de *pontifex maximus* (chef suprême du culte national) : par conséquent pour un délit d'ordre religieux (les Chrétiens étaient jugés pour le délit religieux de *superstitio illicita*). Domitien convoque le Sénat (qui avait justement établi avec un sénatus-consulte l'illégalité du Christianisme) et il est décidé d'immerger le « poisson », en entier, dans un chaudron d'huile bouillante ( dans un *testa alta* : un très grand récipient de terre-cuite, exactement comme le *dolium* dont parlent Tertullien et Saint Jérôme).

Et voici les sources traduites :

Tertullien, *De praescriptione haereticorum*, 36, 2-3 : « (Roma), ubi Apostolus Iohannes, posteaquam in oleum igneum demersus nihil passus est, in insulam relegatur = Rome, où l'apôtre Jean, après avoir été immergé dans l'huile bouillante, ne subit aucun mal, et d'où il fut relégué dans une île » (Patmos, où il écrivit l'Apocalypse).

Saint Jérôme, *Contra Iovinianum*, I 26 : « Refert autem Tertullianus quod Romae missus in ferventis olei doleum purior et vegetior exiverit quam intraverit = Tertullien rapporte que (Jean), à Rome, placé dans un chaudron d'huile bouillante en sortit plus net, plus vif et vigoureux qu'il ne l'était quand il y est entré. »

Saint Jérôme, *In Matthaum* I 20-23 : « Iohannes autem propria morte vitam finierit... sed si legamus ecclesiasticas historias, in quibus ferur quod et ipse propter martyrium sit missus in ferventis olei doleum et inde ad suscipiendam coronam Christi athleta processit statimque relegatus in Pathmos insulam sit = Jean cependant termina sa vie avec une mort naturelle [ c'est-à-dire qu'il ne mourut pas martyr]... Mais si nous lisons les histoires ecclésiastiques [je me suis efforcée de démontrer qu'il s'agit d'écrits d'Hégésippe du II<sup>ème</sup> siècle], il y est rapporté que, lui aussi, pour son martyre, fut mis dans un chaudron d'huile bouillante, et de là, comme un athlète, marcha pour recevoir la couronne du Christ et fut aussitôt relégué dans l'île de Patmos. »

Ilaria Ramelli  
Université Catholique de Milan

(1) I. Ramelli, *Note su una dubbia testimonianza epigrafica della persecuzione neroniana in Spagna*, (Notes sur un témoignage épigraphique douteux de la persécution de Néron en Espagne) «Hispania Antiqua» 24 (2000), pp. 123-134.

(2) I. Ramelli, *Alcune osservazioni sulle origini del Cristianesimo in Spagna: la tradizione patristica* (Quelques observations sur les origines du Christianisme en Espagne : la tradition patristique), «Vetera Christianorum» 35 (1998), pp. 245-256.

[ Voir aussi la bibliographie pages 8 et 9 du n°26 des Nouvelles ]

## De l'utilité de la philologie grecque pour l'exégèse du Nouveau Testament

*Nous poursuivons la publication de la conférence donnée par le Professeur Luciani lors de notre dernière assemblée générale, sur l'utilité de la philologie grecque pour l'étude du Nouveau Testament. Après les exemples concernant le chapitre 2 de Saint Luc publiés dans le n°26 des Nouvelles, voici les commentaires remarquables tirés de l'œuvre\* du Professeur Delebecque concernant un passage de l'Evangile de Saint Jean.*

Saint Jean VIII, 56-58 : "Abraham contemporain de Jésus"

Jésus est monté pour la troisième fois au Temple. L'hostilité des scribes et des pharisiens se fait de jour en jour plus vive. Jésus vient de dire « Je suis la lumière du monde... » La controverse éclate, violente : « Qui es-tu ? » « Serais-tu plus grand que notre père Abraham ? » Jésus les traite de menteurs et ajoute - c'est le passage expliqué par Edouard Delebecque - : « Abraham votre père fut dans l'allégresse à l'idée de voir mon jour, et il le vit, et il fut dans la joie ». Alors les juifs de lui dire (je donne ici la version ordinaire, par exemple celle du chanoine Osty) : « Tu n'as pas encore 50 ans, et tu as vu Abraham ? » (Pentèkonta ètè oupô écheis, kai Abraham héōrakas ?). Or cette traduction est fautive : elle contient un contresens sur le premier verbe et un faux sens sur le temps du second verbe. Dans « Tu n'as pas encore 50 ans », certes *ékheis* signifie bien tu as ; mais jamais en grec le verbe avoir n'est employé pour indiquer l'âge de quelqu'un (pas plus d'ailleurs qu'en anglais ou en allemand). Le français ici nous trompe. En grec, pour dire qu'un enfant, par exemple, a dix ans, on dit « il est né depuis dix ans ». Dans toute la littérature grecque, on ne trouve jamais ce verbe pour exprimer l'âge. Dans les papyrus non plus. Pour trouver le sens de ce membre de phrase il faut donc passer en revue toutes les expressions similaires ( le verbe "échein" avec un nombre cardinal suivi du mot "années" ) dans l'Evangile de Saint Jean et dans la littérature contemporaine : le contexte a alors chance de nous livrer le sens. Et c'est bien ce qui a lieu dans Saint Jean V, 5 - puis V, 6 - et XI, 17. Saint Jérôme traduit St Jean V,5 : « erat...quidem homo ibi tringita et octo annos habens in infirmitate sua », « il y avait...un homme qui était depuis 38 ans dans son infirmité » ; puis St Jean V, 6 : « l'ayant vu couché et sachant qu'il l'était depuis longtemps » (hoti èdèpolun chronon échei). L'idée d'âge du malade est encore ici inconcevable. Et St Jean XI, 17 (Résurrection de Lazare) : « heuren auton tessaras hēmeras échonta en tōi mnēmeiōi », « invenit eum quattuor dies iam in monumento habentem », ici encore le verbe "avoir" ne peut se traduire que par le verbe "être". Epictète, Flavius Josèphe, à peu près contemporains, donneraient lieu aux mêmes observations. Les papyrus également. Ce tour exprime, dans tous les cas, la durée écoulée depuis le commencement d'un état. La phrase ne signifie donc pas « Tu n'as pas 50 ans, et tu as vu Abraham ? » - ce qui, au demeurant, laisserait entendre que, s'il avait plus de 50 ans, il pourrait l'avoir vu, sans compter qu'il paraît étrange que Jésus ait présenté les traits d'un homme approchant de la cinquantaine (et cela est si vrai que certains manuscrits ont corrigé, et ont écrit "40 ans").

Nous devons donc comprendre : « Tu gardes la vision d'Abraham depuis moins de 50 ans ? », « Tu gardes la vision » et non « Tu as vu » : qu'est-ce à dire ? Le temps du grec est un parfait, et non un aoriste - comme il aurait dû l'être si l'on traduit par " tu as vu ". L'aoriste grec correspond, en gros, à notre passé simple : il exprime un fait qui s'est produit à un moment précis du passé ; le parfait grec, chez Jean, garde toute la valeur qu'il a dans la littérature classique : il exprime le résultat présent d'une action passée : c'est un état. (En

français le passé simple est sorti de l'usage, sauf dans les récits historiques, et s'est confondu avec le passé composé, si bien que ce dernier peut avoir le sens de l'aoriste grec, ou du parfait grec, selon le contexte). Nous avons ici un parfait. La nuance est importante. Après l'aoriste «Abraham a vu mon jour» de Jésus, on attendrait la réponse ironique des juifs : « Ah ! Abraham t'a vu ? » (certains manuscrits ont d'ailleurs corrigé ainsi et écrit « Abraham eiden se? » « Abraham t'a vu ? »).

Pourquoi donc ce parfait, et pourquoi la deuxième personne ? Cela s'explique par la malice des juifs. Jésus a voulu dire : « Abraham, dans une vision prophétique, a vu ma gloire ». Les juifs feignent

de comprendre que Jésus soutient avoir vu depuis moins de cinquante ans un Abraham qui vivait peut-être il y a deux mille ans ! Ils ne l'accusent pas seulement d'affabuler ou de mentir, mais d'être fou ou possédé d'un démon. La mauvaise foi s'ajoute à l'ironie et au sarcasme. Et voilà pourquoi nous avons la seconde personne du parfait. Abraham l'a vu, et lui aussi donc l'a vu, et même il garde précieusement l'image depuis moins d'un demi-siècle - l'image impossible - d'un homme mort depuis peut-être 20 siècles ! Le chiffre 50 ne vise pas l'âge de Jésus, c'est un chiffre rond qui fait pendant à un autre chiffre rond : ces chiffres arrondis par les juifs - l'un exprimé, cinquante, et l'autre suggéré, deux mille - s'opposent l'un à l'autre mieux que des chiffres précis qui seraient faux l'un et l'autre, car les juifs ignorent l'âge exact de Jésus comme ils ignorent les dates précises de la vie et de la mort d'Abraham. Ce parfait donc est virulent, il exprime la haine de ces juifs-là. Mais mal leur en prend parce qu'il permet à Jésus de répondre : « J'ai cette image dans les yeux aujourd'hui, oui, je l'ai dans les yeux aujourd'hui comme je l'avais hier, et comme je l'ai toujours eue, car je suis éternel : moi, Je suis ». Et alors c'est le scandale : « les juifs, - l'expression est très forte, "ils arrachèrent" (et non "ils ramassèrent" comme il est traduit le plus souvent) - arrachèrent des pierres pour le lapider ». Ils arrachent sans doute des pierres mises là pour la construction du Temple.

Voilà à quoi peut servir la philologie grecque. Et sans doute la traduction du chanoine Osty n'est-elle pas hérétique, mais elle est faible. On comprend l'essentiel, mais on le comprend moins bien. Avec la traduction du Professeur Delebecque - « Tu te trouves avoir vu Abraham depuis moins de 50 ans ? » -, on comprend pleinement. Et on mesure en même temps - ce qu'on ne voyait pas très bien, ou pas aussi bien - toute la violence de cette attaque.

Antoine Luciani

\*L'étude du Pr Delebecque sur ce passage est parue sous le titre "*Jésus contemporain d'Abraham selon Jean 8, 57*" dans la Revue biblique, LXXXIII, 1, 1986, p.85 à 92, avant d'être reprise dans ses *Etudes sur le grec du Nouveau Testament*, publié par l'Université de Provence en 1995.

### L'exégète John P. Meier épinglé

*La lumineuse explication de Jean 8, 57-58 exposée ci-dessus par le professeur Luciani a inspiré ce petit billet d'humeur épinglant le prolix exégète américain John P. Meier dont l'œuvre monumentale sur la vie de Jésus se voudrait celle d'un pur historien dégagé de tout présumé philosophique ou théologique.*

Le célèbre exégète-historien américain, John P. Meier, dans un ouvrage datant de juin 1991 : "*Jesus, A Marginal Jew*", tome I, et dont la traduction française vient seulement de paraître (éditions du Cerf, novembre 2004) sous le titre plus anodin "*Un certain juif Jésus*", reprend un point de l'explication qu'Edouard Delebecque donne des "cinquante ans" évoqués

dans Jean 8, 57, explication découlant de sa traduction affinée du grec, comme nous l'expose ci-dessus le Professeur Luciani. Le nom d'Edouard Delebecque n'est pas cité, peut-être J. Meier ne lit-il pas les travaux français... Mais ce n'est pas ce point qui nous occupe ici.

Ce qui nous a arrêté, c'est cette surprenante phrase - glissée comme une évidence - (qui fait suite à la citation courante mais fautive du verset 57 : "Tu n'as même pas cinquante ans, et tu as vu Abraham !"), où John P. Meier dit :

« Manifestement, l'affirmation qu'Abraham a vu le jour de Jésus est une réflexion de l'évangéliste, correspondant à sa christologie de la préexistence, et on ne peut guère l'attribuer au Jésus historique. »

L'auteur qui, dans d'autres cas, fournit une batterie d'arguments et qui, dans le reste de son propos, reprend benoîtement, comme si de rien n'était, l'explication habituelle du reste du passage, nous laisse là avec, pour toute articulation logique, l'adverbe "*manifestement*". Or son affirmation touche un point central de la foi chrétienne : que savait Jésus de lui-même ? Qu'un historien, dont on nous dit que "ses travaux de recherche font autorité", affirme sans aucun argument que Jésus *ne peut* avoir dit : "Abraham votre père s'est réjoui de voir mon jour, et il le vit, et il fut dans la joie", ce qui amène Jésus à préciser : "Amen, amen, je vous le dis : avant qu'Abraham fût, Je suis", cela, cette affirmation de J. Meier, c'est inacceptable car là l'auteur quitte totalement le terrain rationnel, scientifique, pour laisser libre cours à ses propres préjugés, à son opinion préconçue *non exprimée*.

Le procédé de l'auteur - qu'on ne doit pas d'office attribuer à une malhonnêteté intellectuelle mais au travers duquel de nombreux chercheurs : chacun est tellement habité par la façon dont il voit les choses qu'il ne surveille pas ses présupposés philosophiques ou théologiques - ce procédé, si on l'appliquait à l'ensemble des Evangiles, c'est à dire si on écartait comme "*ne pouvant guère être attribués au Jésus historique*", tous les passages où Jésus dit ouvertement qu'il vient de son Père, donc qu'il n'est pas un simple homme comme nous tous, pour attribuer ces passages à une idée qui a germé dans la tête de l'évangéliste, ou comme dit Meier, les attribuer "*à une réflexion de l'évangéliste qui correspond à sa christologie*", on "exploserait" littéralement le sens des Evangiles car il n'y aurait plus que "A Marginal Jew".

Affirmation qui ne respecte pas la neutralité que sa déontologie impose à l'historien.

J.C. Olivier

Nous prions nos lecteurs de bien vouloir pardonner les difficultés relatives à la mise en place de notre adresse de courrier Internet, difficultés qui ont retardé de plusieurs jours les possibilités d'accès. Cette adresse est maintenant fonctionnelle pour ceux qui désirent nous écrire :

[associationjeancarmignac@hotmail.com](mailto:associationjeancarmignac@hotmail.com)

Nous rappelons que la cotisation à notre association reste fixée au niveau modique de 15,25 euros, 7 euros en cas de nécessité. Merci aux généreux donateurs qui nous versent un montant supérieur. Envoyez votre chèque postal ou bancaire, rédigé au nom de « Association Jean Carmignac », à l'adresse de notre siège social : Association Jean Carmignac (Editions F.-X. de Guibert), 3 rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris. Les adhérents italiens peuvent envoyer au siège de l'association un chèque italien en euros au nom de Marie-Christine Cendrier : le transfert sera fait.

## Vieilles nouvelles sur le Linceul

Il y a vingt-cinq ans une nouvelle retentissante a fait le tour du monde : le Linceul qui se trouve à Turin est une peinture ! Le cri d'alarme était lancé par un chimiste américain, Walter C. McCrone, qui prétendait avoir trouvé, sur le Linceul, de l'oxyde de fer, du sulfure de mercure et des protéines, présents sous une forme telle qu'il y avait lieu de conclure que le Linceul était un faux.

Il affirmait que l'image avait été réalisée par un artiste avec de l'ocre rouge ( un pigment à base d'oxyde de fer) lié avec du collagène formé à partir de gélatine animale. Pour simuler le sang, le même mélange aurait été utilisé auquel cependant on aurait ajouté du cinabre.

Cette prétendue découverte a été, à l'époque, magistralement démentie par des savants de renommée indubitable, comme le biophysicien John H. Heller et le biochimiste Alan D. Adler qui ont mis en évidence toutes les erreurs de McCrone : Avant tout, ceci que le réactif utilisé par McCrone, le noir d'amidon, colore aussi la cellulose et que par conséquent la réaction positive n'était pas due aux prétendues protéines du collagène, mais à la cellulose du lin ! En réalité il n'y a pas de protéines sur l'image du Linceul.

Quant à l'oxyde de fer on n'en trouve, sur le Linceul, ni sur l'image ni dans les taches de sang ; il n'est présent qu'en toute petite quantité sur les bords des taches d'eau où il dérive de la migration du fer de la cellulose, et dans les parties roussies où il dérive du sang brûlé. Il s'agit d'oxyde de fer pur qui ne contient aucune trace de manganèse, de cobalt ou d'aluminium contrairement au cas des pigments minéraux de la peinture.

Pour le cinabre, on n'en a retrouvé qu'un seul cristal qui est à considérer comme objet accidentel. Beaucoup d'artistes ont copié le Linceul d'après l'original et la présence occasionnelle d'un pigment de peinture n'a rien d'inattendu ; tandis que l'examen du Linceul pratiqué avec la fluorescence aux rayons X, la radiographie et la thermographie à infrarouge ont exclu la présence de pigments de peinture.

Heller et Adler ont de plus démontré que, sans l'ombre d'un doute, il y a du sang sur le Linceul et ils ont publié les résultats de leur recherche dans la prestigieuse revue scientifique *Canadian Society for Forensic Sciences Journal* (Vol. 14, n°3, 1981, pp. 81-103). Contrairement à McCrone qui a divulgué ses analyses sur une revue qu'il dirigeait lui-même, Heller et Adler ont soumis leur travail à une révision faite par leurs pairs, celle que pratiquent tous les journaux scientifiques sérieux. Si leurs recherches n'avaient pas été dignes de foi, elles n'auraient pas été acceptées.

Les études de Heller et Adler ont été plusieurs fois confirmées par d'autres savants, tandis que celles de McCrone ont été remarquablement démenties et il a été le seul à continuer obstinément à les soutenir pendant toute sa vie, ne voulant pas admettre par orgueil qu'il s'était trompé. Après sa mort plus personne n'a insisté pour dire que le Linceul était une peinture et l'hypothèse a été abandonnée par ceux-là mêmes qui nient l'authenticité de cette précieuse pièce de lin. Ceux-ci ont préféré se tourner vers d'autres hypothèses.

Parmi les ennemis du Linceul, cependant, les plus acharnés ne manquent pas, aveuglés par la haine de la relique la plus vénérée des chrétiens du monde entier. C'est ainsi que récemment les ingrédients de cette vieille théorie ont été déterrés par *Science et Vie* (n°1054, juillet 2005, pp. 110-125) qui a publié un article d'Isabelle Bourdial au titre significatif : *Saint suaire : la science aveuglée par la passion*.

C'est cette revue-même qui a demandé au Docteur Jacques Di Costanzo du centre hospitalier universitaire de Marseille, de fabriquer une copie du Linceul en utilisant un bas-relief et les éléments suggérés par McCrone. Une étoffe a été appliquée sur un bas relief et



ensuite traitée avec une solution contenant de l'oxyde de fer et la couleur a été fixée avec de la gélatine riche en collagène. Pour simuler les taches de sang on a ajouté du cinabre.

Paul-Eric Blanrue et Patrick Berger se sont attelés eux aussi à la tâche : le 21 juin dernier, au Musée d'Histoire Naturelle de Paris, ils ont réalisé avec cette technique, en seulement « cinq minutes », un faux indélébile défini par eux « 100% identique à l'original ». En effet, aux dires de ces nouveaux faussaires, leur lin « contient en lui-même toutes les informations présentes sur l'original conservé à Turin ».

Une vérification comprenant des analyses de laboratoire pourrait facilement démentir cette affirmation prétentieuse : nos expérimentateurs avisés, en effet, ont utilisé précisément les substances indiquées par McCrone - substances dont la présence sur l'image du Linceul a déjà été définitivement exclue il y a vingt-cinq ans. Qu'elle soit appliquée avec un pinceau ou avec un bas-relief, la petite bouillie de pigments au collagène en question ne peut absolument pas reproduire le Linceul, parce que sur le Linceul une telle mixture n'existe pas.

Un coup d'œil au résultat obtenu par Blanrue et Berger, de toutes façons, est déjà suffisant pour se faire une idée sur ces nouveaux maîtres. Le chef-d'œuvre obtenu peut être admiré sur le site [www.blanrue.com](http://www.blanrue.com) et il faut certainement bien du courage pour exhiber ce barbouillage en le prétendant identique au Linceul. Il serait intéressant d'ailleurs de vérifier la présence sur cette « copie » des pollens médio-orientaux, de l'aragonite de Jérusalem, de l'aloès et de la myrrhe, etc., mais ce serait du raffinement.

Reproduire un Linceul de Turin « n'est vraiment pas compliqué », a affirmé Blanrue, qui a effrontément ajouté : « sur le Linceul on n'a jamais trouvé de trace de sang ». Quand on en arrive là, tout commentaire ultérieur est superflu !

Le Docteur Di Costanzo, pour sa part, s'est livré à une autre expérience : obtenir une image humaine par vaporographie, « en simulant les réactions chimiques qui se produisent sur le corps d'un supplicié ». Comme on n'obtient pas d'image, il en déduit que le Linceul ne peut pas avoir été marqué par le corps du Christ. Evidemment, il exclut que le cadavre de Jésus puisse s'être comporté autrement que celui d'un être humain quelconque...

Emanuela Marinelli  
[www.sindone.info](http://www.sindone.info)

## Edition trilingue des Evangiles

Nous avons fait allusion dans le dernier numéro à la découverte d'une édition trilingue (hébreu, grec et latin) des Evangiles que l'abbé Carmignac n'avait pas répertoriée. C'est Monsieur Ronnet qui nous la signale. Le livre porte ces précisions :

**GVIDONIS FABRICII BODERIANI PEREGRINARUM Lingvarvm Interpretis.**

*Excudebat Steph. Prevosteau, Ioann. Bene nati sumptibus et Labore.*

Parisiis, pridie Kalend. Novembris, anno Domini M.D.LXXXIII.

Monsieur Yves Ronnet ajoute que les caractères hébraïques sont en Ecriture Rachi, utilisée pour la première fois au XV<sup>e</sup> siècle et donne comme référence le *Dictionnaire Encyclopédique du Judaïsme* (Ed. Cerf). Nous le remercions très vivement de ces informations.

## Ce qui importe...

*Selon une tradition bien établie dans notre bulletin, nous vous offrons une réflexion - comme toujours brève mais décisive - de l'abbé Carmignac, extraite d'un débat qui, entre autres, avait effleuré la question de la transmission orale des Evangiles, en 1985.*

Ce qui importe ce n'est pas de savoir ce qui *aurait pu* se passer, c'est ce qui *s'est* passé. Et quand on étudie les textes de près, que l'on se rend compte qu'il y a des modifications qui tiennent à la vocalisation (la vocalisation : on ne peut pas prononcer un mot en ne prononçant que les consonnes, il faut bien prononcer des voyelles). A partir du moment où on a vocalisé de façons différentes, c'est donc qu'on avait un texte écrit. Dans un texte écrit en hébreu ou en araméen, on ne met pas les voyelles : au lecteur de les deviner. Il peut donc y avoir des divergences sur ce point-là. Chaque fois que nous avons des erreurs qui viennent d'une erreur de vocalisation – erreur, ne disons pas erreur, disons divergence – qui viennent d'une divergence de vocalisation, on a certainement devant soi un texte écrit et non pas un texte oral. Et je pense que c'est là un fait qui suffirait à lui-même, surtout que ces faits-là sont quand même assez nombreux dans les Evangiles, pour montrer que, au moment de la rédaction finale des Evangiles, ils ne s'appuyaient pas sur – au moins *pas uniquement ni pas toujours* – sur des traditions orales, mais qu'ils s'appuyaient aussi d'une façon précise sur des récits déjà écrits, déjà composés, déjà mis sur le papier si l'on peut dire à ce moment-là.

Jean Carmignac

## Le tombeau de Saint Paul

*Le Frère Maximilien Marie nous écrit pour nous signaler que des travaux de reconnaissance ont été entrepris pour savoir si les restes de saint Paul se trouvent bien sous la basilique de Saint Paul hors les murs à Rome. Renseignements pris nous apprenons que les archéologues Giorgio Filippi et Hugo Brandenburg ont en effet entrepris des fouilles qui confirment la tradition. Vous trouverez en page 11 la photographie d'un fac-similé de la pierre tombale, encadré par les photos des deux faces de l'autel principal où l'on distingue les grilles ouvrant sur le puits qui donne accès à la tombe. Ce fac-similé est une copie de cette pierre tombale, qui se trouve au-dessous de l'autel et au-dessus du sarcophage qui vient d'être retrouvé. Il est présenté dans la pinacothèque de la basilique avec une notice donnant les explications suivantes en plusieurs langues :*

### Lapis sepulchri Sancti Pauli Apostoli

La dalle de marbre qui depuis les temps de Constantin, recouvre la tombe de l' apôtre, est ici fidèlement reproduite. Composée de quatre pièces irrégulières de couleur blanchâtre, elle mesure en tout 2, 12 m. x 1, 27 m. et elle est placée à une distance de 4, 50 m. environ, au-dessus du sarcophage qui contient les saints ossements. L' ouverture ronde, centrale est la plus ancienne ; les deux latérales, carrées, sont postérieures ; par la première, lors de la fête annuelle du saint, était descendu à l' intérieur un encensoir, extrait et remplacé l' année

suivante ; par les secondes, les fidèles introduisaient des objets qu' ils introduisaient ensuite, avec une profonde et religieuse vénération.

*( Nous espérons pouvoir donner à nos lecteurs de plus amples détails dans un prochain numéro.)*

